# Nicolas Gilbert, poète lorrain (1750-1780)

*Bernard Visse*

Nicolas Joseph Florent Gilbert, né à Fontenoy-le-Château le 15 décembre 1750, décède à l'Hôtel-Dieu de Paris le 16 novembre 1780. Il n'a pas trente ans lorsqu'il meurt dans des conditions rocambolesques, non de faim, non de maladie, non de misère, mais des conséquences d'une chute de cheval survenue cinq mois plus tôt, à la fin du mois de juin. Dans le souvenir collectif, Gilbert est le symbole du poète malheureux. Il est vrai que son œuvre aligne des titres éloquents : *Le Génie aux prises avec la fortune ou le Poète malheureux*, *Les Plaintes du malheureux*, *Quarts d'heure de misanthropie*…, tandis que l'un de ses derniers quatrains (*Au banquet de la vie, infortuné convive*) reste éternellement gravé dans les mémoires.

Voyons ensemble ce qu'il en est, et, puisque nous sommes dans ces lieux, ses rapports avec Nancy et notre Académie de Stanislas.

## Lundi 30 mars 1778

Imaginez. Il est là, debout, bousculé par la foule au milieu du parterre. En perruque poudrée. Il a 27 ans. Est-il vêtu de son habit gris de fer[1] de « petit maître » dans lequel un peintre nancéen célèbre fera son portrait l'année suivante ? Porte-t-il l'une des « quarante chemises belles, et presque neuves », l'une des paires de bas de soie et de « manchettes de point d'Alençon » figurant dans l'inventaire de son linge après décès ? A-t-il au côté cette « petite épée comme en portaient alors les jeunes gens lorsqu'ils sortaient » ? Certains parmi le public l'ont reconnu, dénoncent sa présence, le conspuent lorsqu'ils ne sont pas eux-mêmes tout entiers voués au culte, délirant et bruyant, de leur demi-dieu cacochyme. Ce lundi 30 mars 1778, Gilbert se trouve au Palais des Tuileries, dans les ors et le pourpre de la salle des Machines : il assiste, goguenard, au couronnement de Voltaire.

Il y a le décor, prestigieux. Inaugurée en 1662, la salle des Machines, l'un des plus vastes théâtres d'Europe, pouvait à l'origine accueillir plus de 4000 spectateurs. L'acoustique étant déplorable, on y donna surtout des bals. Plus tard, sa taille réduite de moitié présente une jauge d'environ 1500 places. Les troupes s'y succèdent : celle de l'Opéra, puis les Comédiens du Roy. C'est ici que le vocabulaire scénique s'enrichit de deux expressions toujours en usage aujourd'hui : le « côté jardin » (des Tuileries) et le « côté cour » (du Louvre) désignent la gauche et la droite d'un plateau de théâtre.

Il y a cette fête que toutes les gazettes décrivent à grands renforts de superlatifs[2]. C'est jour de liesse et d'apothéose. Deux pièces de Voltaire, interprétées par les Comédiens du roi, figurent au programme de la journée. *Irène*, en cinq actes en vers, dont c'est la 5e représentation, ne compte pas parmi les meilleures de l'auteur. Elle met en scène la princesse Irène qui aime le prince de Grèce. Sa mère et son père exigeant qu'elle épouse l'empereur de Constantinople, le tyran Nicéphore, elle s'immole d'un coup de poignard, lors même qu'il était permis d'envisager

---

[1] « Sa garde-robe, qui composait tout son avoir, consistait en une robe de chambre brune, en un habit, un gilet et une paire de culottes gris de fer ; il avait une petite épée comme en portaient alors les jeunes gens lorsqu'ils sortaient, et Gilbert sortait rarement. […] M. L. Lallement a de lui un portrait original, le représentant avec son éternel habit gris de fer ». Dixit Charles Courbe (*Promenades historiques à travers les rues de Nancy au XVIIIe siècle, à l'époque révolutionnaire et de nos jours*, 1883, p. 168).

[2] Les témoignages concordent : le *Journal encyclopédique ou universel* (t. III, 3e partie, 1er mai 1778), la *Correspondance littéraire, philosophique, et critique* de Friedrich Melchior Grimm et al. (Paris, Garnier frères, 1877-1882, t. XII, p. 68-73), la *Correspondance de Voltaire* (éd. Theodore Besterman, Banbury (Oxfordshire), Voltaire Foundation, 1976, t. 45, p. 280-281), *L'Année littéraire* (1778, t. III, p. 3-31, t. IV, p. 24-51, p. 287-288) ou le *Courrier de l'Europe, gazette franco-anglaise* (Londres, puis Boulogne, 1778, 24 avril, 19 mai), etc.

un dénouement moins funeste. *Nanine ou le Préjugé vaincu*, comédie larmoyante en trois actes, date de 1749. Angélique, fille de marquis, aime Dorante, mais ne veut pas déroger en épousant un simple bourgeois, fût-il riche et bien élevé. Au bout de trois actes et quelques atermoiements, l'orgueil cède à l'amour... Deux pièces, sept entractes… Ce 30 mars est une journée harassante, qui fera dire plus tard qu'elle fut décisive dans la dégradation rapide de l'état de santé du vieux Voltaire…

Il y a les protagonistes. Les gazettes évoquent peu de noms, mais une partie du gotha s'est donné rendez-vous dans ce théâtre. Des amis académiciens figurent sur les balcons, plusieurs francs-maçons les décorent. Nous savons que Voltaire est entouré de ses proches. En tout premier lieu Marie-Louise Mignot, dite Mme Denis, 66 ans, salonnière, épistolière, nièce, gouvernante, compagne, légataire universelle ; et Reine Philiberte de Varicourt, 20 ans, sa protégée, sa fille adoptive qu'il a mariée en novembre 1777 à Charles, marquis de Villette, noceur patenté, de vingt ans son aîné. On cite la duchesse de Cossé, 35 ans ; le marquis de Saint-Marc (à qui l'on demande des vers inoubliables[3] aussitôt récités sur la scène) ; Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, 25 ans, la future duchesse d'Orléans ; Mlle La Chassaigne, 31 ans, de la Comédie française, et Alexandrine Fanier, 32 ans, spécialisée dans les rôles de soubrette, compagne du poète Dorat. Le Comte d'Artois, frère du roi, fait un passage dans l'après-midi.

Voltaire est là et bien là ! Rompant son long exil à Ferney, « Monsieur de Voltaire », 84 ans, est revenu à Paris le 10 février, après cinq jours de voyage. Une première depuis… 1750 ! Il a fait fi d'un interdit royal vieux de 27 ans, toujours en vigueur. Reçu en grande pompe le matin par l'Académie française dans ses locaux du Louvre[4], il honore enfin de sa présence la sixième représentation d'*Irène* dans la salle du palais des Tuileries, à un quart d'heure à pied. Enfin, car il se remet à peine d'une grave hémorragie qui l'a empêché d'assister à la première donnée le lundi 16 mars devant la reine, puis aux quatre suivantes. Ce jour-là, le vieil homme engrange les honneurs, les discours, les vivats… et la fatigue : le sacre d'une très longue carrière, la geste voltairienne à son acmé.

Et il y a Gilbert donc, 27 ans. Le rédacteur de la *Correspondance secrète,* observateur du temps toujours bien renseigné, mentionne la présence du jeune poète lorrain parmi le public :

> « Il n'y a que le sieur Gilbert, auteur satirique auquel on ne peut refuser du talent, qui ait désapprouvé de pareils transports. En sortant du spectacle, il s'est écrié qu'il n'y avait plus de mœurs, plus de religion, enfin que tout était perdu. Il est vrai que ce prédicant a manqué d'être assommé par les assistants »[5].

Gilbert serait représenté sur cette estampe commémorative que l'abbé Théophile-Imarigeon Duvernet commente dans sa *Vie de Voltaire*[6] :

> « On y voit les spectateurs dans une espèce d'ivresse. M. le Comte d'Artois, frère du Roi, le corps à demi élancé hors de sa loge. En regard du Prince, madame la duchesse de Chartres et madame la duchesse de Cossé, donnant le premier signal des applaudissements. Dans un coin de l'estampe, on a groupé la figure de quatre à cinq Fréron, dans l'attitude des gens qui protestent contre ce couronnement. Le portrait du poète Gilbert, qui parmi une foule de mauvais vers, en a fait une trentaine de bons, y est fort remarquable ».

Il n'est pas évident de distinguer notre poète dans l'image. Mais interrogeons-nous sur cette représentation de la dissidence au sein d'une gravure destinée – évidemment – à rendre

---

[3] « Voltaire, reçois la couronne / Que l'on vient de te présenter ; / II est beau de la mériter, / Quand c'est la France qui la donne ! »

[4] Depuis 1672. C'est en 1805 que l'Académie s'installe à son emplacement actuel (23 quai Conti), au collège des Quatre-Nations, devenu Institut de France en 1795.

[5] Correspondance littéraire secrète, 4 avril 1778.

[6] Genève, 1786, p. 344.

hommage au grand homme. Cette mention graphique du hourvari tenté ce jour-là par Gilbert et ses amis peut apparaître comme un adoubement de la part du commanditaire de la gravure qui n'a été livrée qu'en 1782, quatre ans après la mort de Voltaire, deux ans après celle de Gilbert.

Il y a la date, enfin. Car précisément, le lendemain 31 mars voit paraître un mince opuscule de vingt pages, sobrement intitulé : *Mon apologie, satire*… Sous la signature de Gilbert. Il a anticipé dans ses vers l'événement auquel il a assisté la veille ! Dès le 1er avril, *L'Année littéraire* publie une longue critique enthousiaste de *Mon apologie*. Aujourd'hui, nous ne manquerions pas de pointer la présence du jeune homme comme l'élément important, sinon essentiel, d'un « plan de communication » mûrement calculé, tombant à propos pour « créer le buzz » dans les bureaux d'esprit.

Ce second pamphlet tant attendu après le succès du premier en 1775 (*Le Dix-huitième siècle, satire à M. Fréron*) connaît les faveurs du public : quatre éditions s'arrachent en quelques semaines - soit un total de 4300 exemplaires -, sans compter deux autres publications, la première dans la *Correspondance littéraire secrète de Métra* le 4 avril ; la seconde en deux parties dans le *Journal historique et littéraire* les 15 juin et 1er juillet.

Ce lundi 30 mars, dans le cadre doré de la salle des Machines, parmi la noblesse et les gens de cour, parmi le « tout Paris », Gilbert est venu affronter Voltaire. L'Ennemi. Le Mal. Pour la première et la dernière fois. Tout juste deux mois avant la mort du héros du jour, le samedi 30 mai vers 23 heures, d'un cancer de la prostate.

Cette anecdote ne tient (peut-être) que dans le coin d'une gravure. Mais elle fixe un temps. Dans la rumeur et la cacophonie symbolisées par ces bras tendus et ces bouches ouvertes, elle incarne ce « siècle des Lumières » qui anime pendant plusieurs décennies la cour, les bureaux d'esprit et les gazettes : les « philosophes » occupent la scène en feignant d'ignorer leurs détracteurs. Tout un monde est piétiné par l'arrogance du nouvel âge, en attendant que ce dernier soit, un peu plus tard, à son tour vilipendé. L'art est au pinacle, soit. Mais la cruauté se cache à peine derrière le rideau.

Pendant dix ans, de 1770 à 1780, un jeune homme attachant se heurte, combatif et persévérant, à l'écume du monde. Il s'arc-boute sur le vieux dogme de la religion tout en reconnaissant certaines valeurs aux forces du progrès. Il fustige violemment la morale élastique des nouveaux maîtres de la pensée.

Nicolas Gilbert est connu comme l'auteur de cette strophe hétéromètre en rimes croisées :

> « Au banquet de la vie, infortuné convive,
> J'apparus un jour et je meurs.
> Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
> Nul ne viendra verser des pleurs. »
> « Malheur à ceux dont je suis né !
> Père aveugle et barbare ! Impitoyable mère !
> Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
> Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence ?
> Encor si vous m'eussiez laissé votre ignorance,
> J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ…
> Mais vous avez nourri les feux de mon génie ;
> Mais, vous-mêmes, du sein d'une obscure patrie
> Vous m'avez transporté dans un monde éclairé.
> Maintenant au tombeau vous dormez sans alarmes. »

Que penser de ces reproches à l'égard de ses parents ? Sommes-nous dans l'autobiographie ou dans la fiction poétique ? Ni sa mère, décédée l'année de ses huit ans, ni son père, décédé l'année de ses dix-sept ans, ne méritent de telles foudres… Cette amplification hyperbolique a-

t-elle été comprise comme telle ? A-t-elle été controversée par des amis, par des membres de sa famille ? Ou a-t-il considéré ce poème trop faible ? Toujours est-il que le texte sera retiré du recueil lors de sa réédition en 1772.

Dans toute œuvre littéraire, un récit à la première personne interroge : qui est ce « je » qui peut ne pas être tout à fait un autre ? Retenons que Gilbert cherche à construire un personnage, un « mythe » qui lui permette de singulariser sa plume, son nom, sa voix, au milieu de l'importante somme poétique qui traverse son siècle. Car ce qui mine notre auteur, ce n'est pas tant le dénuement (relatif) que la maladie : il est de constitution fragile et le peu de correspondance que le temps nous a permis de conserver fait parfois état d'épisodes sanitaires délicats. Un progrès serait accompli si l'on s'accordait à concevoir que ces portraits sont des métaphores au service d'un archétype littéraire. « Gérard de Nerval dira que certains conteurs ne peuvent inventer sans s'identifier aux personnages de leur imagination : ils arrivent à s'incarner dans le héros imaginaire, si bien que son existence devient la leur[7] ». Don Juan est-il Tirso de Molina ? Miguel de Cervantès est-il Don Quichotte ? Molière est-il Harpagon ? Le père Ubu est-il Alfred Jarry ? Les exemples sont infinis. Gilbert est-il le poète malheureux ? Non, sans doute.

Écrire est un acte solitaire, soit. Mais Gilbert frotte et polit son travail dans les bureaux d'esprit qu'on nommera plus tard des « salons ». Il y essaye son style, hasarde ses tournures, ajuste ses piques, parfois plusieurs années avant de faire paraître son œuvre. Dès le début de son aventure, il sait intéresser à lui des personnes remarquables, la plupart fortunées et reconnues. Il entre dans des cénacles de premier ordre… Au-delà du cercle amical, il gagne à sa cause, par l'intermédiaire des uns ou des autres, le ministre Vergennes (secrétaire d'État des Affaires étrangères de Louis XVI, qui lui obtient un traitement annuel de mille livres sur les fonds littéraires du département des Affaires étrangères), l'archevêque de Paris (qui le protège et le loge à la fin de sa vie) ou Madame Louise de France (fille de Louis XV, qui lui obtiendra une pension royale).

À Lyon où il vit entre 1768 et 1770, le très jeune Gilbert s'attire les bonnes grâces de Catherine de La Verpillière. Née à Lyon en 1720, petite-fille d'un prévôt des marchands de Lyon, elle épouse à 14 ans Charles-Jacques Le Clerc du Frêne, né en 1705, seigneur de La Verpillière, lieutenant du Roi de la province de Guyenne, chevalier de Saint-Louis, prévôt des marchands chargé du commandement de la ville de Lyon de 1764 à 1772. On a jusqu'ici ignoré l'importance de Mme de la Verpillière sur le parcours de Gilbert. On conçoit facilement qu'elle a pu être le mécène ayant permis l'impression, à Lyon et à Paris, des *Familles de Darius et Hidarne* en 1770 : Gilbert n'a pas 20 ans qu'il publie un roman ! Au milieu de la seconde partie de ce texte, une phrase discrète, citant de « prétendus Philosophes[8] », trahit – déjà – des idées conservatrices…

Lorsqu'il souhaite « monter à Paris », elle lui donne plusieurs recommandations, dont une destinée à D'Alembert, l'un des hommes puissants du siècle, futur secrétaire perpétuel de l'Académie française en avril 1772. Dans les lieux qu'il fréquente à Paris, de nombreux noms sont associés à la personne de Gilbert : les hommes de lettres Baculard d'Arnaud, Claude-Joseph Dorat, Barthélémy Imbert, Louis-Sébastien Mercier, Charles Palissot de Montenoy et Jean-Baptiste-Louis Simonet de Maisonneuve, les journalistes Elie et Stanislas Fréron, le général de Monteynard, le lieutenant général de police Antoine de Sartine, Edme Ferlet (docteur agrégé de l'université et secrétaire à l'archevêché), Jean-François Godescart (chanoine de Saint-Honoré), les abbés de Crillon, Grosier, Larislevêque, Royou… Cette liste n'est pas exhaustive.

Voyons François Thomas Marie de Baculard d'Arnaud (1718-1805). Homme de lettres, poète,

---

[7] Marie-Jeanne Durry, *Gérard de Nerval et le mythe*, Flammarion, 1956, p. 103.
[8] II^e partie, p. 90-91.

romancier, auteur dramatique (son *Comte de Comminges* adapté de Mme de Tencin, paru en 1764, a obtenu un succès considérable), sa réputation est bien établie lorsque Gilbert le rencontre peu après son arrivée à Paris. Il a alors 52 ans. Baculard d'Arnaud, qui toute sa vie connaîtra des soucis d'argent, assiste le jeune provincial de plusieurs manières : pécuniairement lors de moments de mieux-être, en lui procurant moult conseils, et en l'aidant, lui qui a ses entrées dans plusieurs salons, à créer son réseau dans la capitale. Il éprouve quelques aigreurs envers Voltaire : après en avoir été le disciple, il en est devenu l'un des souffre-douleur. Il a fait part de ses expériences à Gilbert qui en a tenu compte dans ses écrits. Baculard lui permet de rencontrer le peintre Greuze : en 1779, le *Journal de Paris* publie ses *Vers à M. Greuze, sur son tableau représentant le retour du fils maudit à la maison paternelle*[9], puis une *Épître à M. Greuze*[10]. Pas avare de gratitude, le Vosgien compose des « stances à d'Arnaud » qu'il prend soin d'intégrer en 1771 dans la première édition du *Début poétique,* et qu'on retrouve dans la seconde.

À Nancy de juillet 1773 à juillet 1774, Gilbert est accueilli par François-Joseph Bonfils, employé de la Régie des cuirs, qui finira sa carrière à Nancy comme « premier suppléant à la justice de paix du canton de l'Ouest ». Puis le jeune homme trouve à se loger au n° 46 de la rue Saint-Georges, chez l'orfèvre Jean Barde, reçu maître-orfèvre en 1749. Son père, Joseph Barde, était « orfèvre ordinaire de Sa Majesté le Roy de Pologne, duc de Lorraine » vers 1732-1735.

Passant du côté pair au côté impair, Gilbert est hébergé chez le rentier Sigisbert Mandel au n° 49. Il voit s'ouvrir devant lui les salons de l'hôtel Mahuet de Lupcourt (actuellement au 19 rue Saint-Dizier).

Gilbert s'est lié avec plusieurs personnalités nancéennes, dont Christophe Lavaux (1747-1836), qui mériterait certainement une biographie. Négociant devenu jurisconsulte, le personnage intrigue. Vivant à Nancy dans les années 1760-1780, poète à ses heures, il est négociant en draperies près la cathédrale. En novembre 1773, il compose les inscriptions latines qui, aux Cordeliers, figurent au service funèbre de la princesse Anne-Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont. Et il se montre protecteur de Gilbert, en particulier lorsqu'un anonyme s'en prend à la satire du *Siècle*. On retrouve Lavaux à Paris exerçant la profession d'avocat à partir de 1787, affichant ses affinités royalistes tout en parvenant à ne pas périr sous la lame de la guillotine. Dans ses mémoires autobiographiques : *Les Campagnes d'un avocat ou Anecdotes pour servir à l'histoire de la Révolution* (1815), on trouve de curieux détails sur Danton et Fouquier-Tinville. Christophe Lavaux reçoit la Légion d'honneur en 1818.

Fils de marchand, Jean Sigisbert Mandel (1725-1808) est successivement « secrétaire de l'intendance à Nancy », avocat, receveur du Roi, secrétaire du procureur général en la Chambre des comptes, rentier. Marié à Toul en 1757, père de neuf enfants, il accueille Gilbert à son domicile du 49 de la rue Saint-Georges (autrefois rue du Pont-Mouja), pour le gîte et le couvert. Charles Courbe (*Promenades historiques à travers les rues de Nancy au XVIIIe siècle*, 1883) nous apprend que Lavaux amena Gilbert chez Mandel « en priant ce dernier de lui donner une hospitalité momentanée. Notre poète fut accueilli, choyé, dorloté et gâté comme un enfant de la maison. On lui attribua un petit appartement inoccupé au deuxième étage, composé d'une chambre et d'un cabinet donnant sur la rue et d'une autre chambre prenant jour sur la cour. L'hospitalité momentanée dura au moins un an, on a dit dix-huit mois, c'est beaucoup ! M. Mandel l'aidait de ses conseils, de sa bourse et de son pot-au-feu ».

[9] 11 janvier 1779, p. 41-42.
[10] 22 juin 1779, p. 705-706.

Le couple Mandel reçoit assidûment trois jeunes gens à peu près de l'âge de Gilbert : Pierre-Louis Lacretelle, devenu académicien, qui faisait alors son droit dans notre ville, François de Neufchâteau, qui se destinait à l'administration avec le succès que l'on sait, et l'abbé Bexon, l'historien de la Lorraine, plus tard collaborateur de Buffon. Sigisbert Mandel et sa femme fréquentaient quelques salons du temps ; eux-mêmes recevaient des amis littéraires.

François Senémont (1720-1782), fils d'un cabaretier, est portraitiste, peintre d'histoire et de genre, graveur, formé à l'Académie de Nancy. Il reçoit le brevet de peintre ordinaire du roi (1753) puis celui de peintre ordinaire de la Ville. Avant la Révolution, trois de ses tableaux ornent l'hôtel de ville, dont deux portraits en pied du Dauphin et de la Dauphine. Il signe deux fresques allégoriques dans la salle des concerts, une *Sainte Madeleine* pour la chapelle de la Renfermerie, *L'Ascension* pour l'église de Domgermain, près Toul, *Le Martyre de Sainte Libaire* pour l'église de Rambervillers, des portraits de Louis XV, de Jean Lamour, du bénédictin Dom Pelletier, de l'acteur Fleury, de plusieurs noms de la noblesse de Nancy, etc. Beaucoup de ses œuvres ont disparu. Le Musée Historique lorrain en possède plusieurs (dont *La France cède à la Lorraine le cœur de Marie Leszczynska*), ainsi que la Bibliothèque de Nancy.

**Retour en Lorraine**

Vivant à Paris depuis trois ans, Gilbert fait paraître au printemps 1773 *Le Carnaval des auteurs ou les Masques reconnus et punis* : la permission tacite est du 18 mars, au nom de M. Gilbert des Molières. Ses premiers pas publiés sur le terrain de la satire….

Dans une lettre, il se dit malade depuis plus de six mois. Il retourne en Lorraine fin avril, pour se remettre de ce mauvais état de santé peut-être, mais surtout à l'occasion des mariages de sa sœur Anne-Françoise qui épouse le 27 avril 1773 un cultivateur du village et de son frère Mansuy qui s'unit le 15 juin avec Claudine Mantel. Le nom du poète ne figure pas sur les registres parmi les témoins de ces deux mariages. Le « *parisien* » ne fait pas l'unanimité. Le terrain est quelque peu miné… Il traîne une affaire de dette contractée par son père concernant sa scolarité à Dole sept ans plus tôt, alors qu'il avait quinze ans. Toujours est-il que sa villégiature lorraine éveille l'attention de la justice. Il est convoqué à une audience le jeudi 29 juillet en raison de cette vieille histoire. Que s'est-il passé lors de cette audience ? Ses frères aînés, Jean-Louis et Mansuy, ont-ils payé la facture, en projetant de se rembourser sur la part d'héritage de leur jeune frère ?

Nous remarquons, parmi les témoins aux mariages, deux Boulangier, dont un avocat à la cour résidant à Luxeuil. Faut-il chercher là les mauvais penchants procéduriers de la famille ? Après tout, le cadet est parti vivre sa vie ailleurs, à Paris… Un nouveau procès se profile, sans que l'on sache de qui vient l'initiative.

S'installant à Nancy, Gilbert adresse une lettre à M. de Sivry, président de la Cour souveraine de cette ville. Et secrétaire perpétuel de la Société royale des Sciences et Belles-Lettres, notre actuelle académie de Stanislas. La lettre est accompagnée d'une pièce de vers intitulée… : *L'Orphelin*. Comment s'est terminé l'incident ? Nul ne le sait. Mais quelques années plus tard, M. de Sivry jugera sévèrement Gilbert en rédigeant sa notice dans le *Nécrologe des hommes célèbres*, 1781.

Début novembre 1773, l'abbesse de Remiremont décède à Mons, en Belgique. À l'occasion du retour de sa dépouille à Nancy le 12 décembre et du service funèbre le 23, Gilbert participe à la traduction d'inscriptions latines composées par Jean-François Maigret, puis rédige *l'Ode sur la mort de Son Altesse Royale Madame la Princesse Anne-Charlotte de Lorraine* qu'il publie, avec

celle du *Jugement dernier*, fin décembre 1773 ou début janvier 1774. En février 1774, toujours à Nancy, Gilbert fait imprimer une satire, *Le Siècle*, qui n'a aucun retentissement dans la capitale lorraine, mais préfigure son *Dix-Huitième Siècle* à venir.

Abordons plusieurs sujets qui concernent les relations de Gilbert avec notre Académie de Stanislas : sa participation au concours de l'année 1774, la lecture de son *Éloge de Léopold*, et ses pseudo-démarches pour en faire partie. Gilbert participe aux concours de l'Académie française des années 1772 et 1773. Sans succès. Poursuivant ses visées académiques, cette fois du côté de l'académie de Stanislas puisque vivant à Nancy (à un mois près, ce cénacle a le jeune âge de Gilbert puisqu'il est fondé par Stanislas le 28 décembre 1750), il participe au concours de 1774. Une rente annuelle de cinq cents livres est attribuée au vainqueur et cela l'intéresse évidemment.

Il présente son *chant VII* de *La Mort d'Abel,* une adaptation en vers imitée de l'œuvre en prose de Gessner publiée en 1758. Gilbert a cru un moment qu'il serait le seul traducteur, mais l'éditeur a confié les autres chants à un jeune avocat quasi inconnu, François-Joseph Marteau. Ce chant VII, suivi du chant VIII, trouveront leur place dans les *Œuvres choisies* de Gessner en mai 1774.

Il semble peu probable que Gilbert ignore le règlement : l'œuvre proposée ne doit pas avoir été préalablement publiée. Ce simple item ne lui donne aucune chance de remporter le prix, il le brigue cependant en présentant une œuvre publiée dans la seconde édition de son *Début poétique*, à l'été 1772. Aurait-il imaginé que son recueil édité à Paris ne serait pas connu jusqu'à Nancy ?

Voici, extraits des *Procès-verbaux manuscrits de la Société royale des sciences et des belles-lettres*, les passages qui relatent cette participation :

> *Séance du 9 février 1774*. Les ouvrages présentés au concours en la présente année, au nombre de 13, ont été distribués à Mrs les académiciens pour les examiner et en rendre compte, après que la liste en a été arrêtée, et que les billets cachetés en ont été détachés et renfermés dans une enveloppe, en la manière ordinaire, et conformément aux statuts.
>
> Ouvrages présentés au concours : No 1. *La Mort d'Abel, chant 7e*, avec une sentence [que nous traduisons] : « Je m'avance à travers des feux que couvre une cendre trompeuse » (Horace, *Odes*, II, 1, v. 6).
>
> *Séance du 14 avril 1774* […]. Les ouvrages sous les numéros 1, 3, 12, présentés pour le prix de littérature, ont été lus, examinés, discutés et admis au concours […].
>
> *Séance du 27 avril 1774* […]. Il restait pour la littérature 3 ouvrages admis au concours dans la séance précédente, on en a fait la comparaison ».

Le morceau de poésie intitulé *La Mort d'Abel, chant 7e*, est une imitation du poème de Gessner, dans laquelle on a trouvé les mêmes défauts qu'on peut reprocher à l'original : des longueurs, des détails trop minutieux, un trop grand vide d'action. Quoique ce morceau renferme un grand nombre de beaux vers, capables de donner une idée avantageuse des talents de l'auteur pour la poésie, beaucoup de vers faibles et d'imperfections dans le style, trop peu de chaleur et d'images l'ont empêché de soutenir la concurrence avec les deux autres ouvrages, sur lesquels d'ailleurs il n'eût pu obtenir la préférence, parce qu'il avait déjà paru dans le public. Cette considération même a déterminé à n'en pas faire, lors de la distribution des prix, la mention honorable dont il aurait été jugé digne […].

Le lauréat du concours ? Pierre-Louis Lacretelle l'aîné, avocat à la Cour souveraine de Lorraine, et… ami de Gilbert.

En avril 1774, Gilbert donne un *Éloge de Son Altesse Royale Léopold 1er, duc de Lorraine*. Il s'écrit ici ou là qu'il franchit les portes de notre académie pour y lire ce discours. Serait-ce par la grâce de son ex-président, Esprit Claude Pierre de Sivry ? Nous pouvons en douter. Mais le jeune homme compte plusieurs amis dans cette assemblée et nous avons vu qu'il sait mettre ses réseaux à profit. Si elle a bien eu lieu, cette lecture solennelle aurait été organisée pendant la première quinzaine du mois d'avril, soit en même temps que sa *Mort d'Abel* était étudiée par les membres de l'Académie dans le cadre du concours annuel… La première mention de cet *Éloge* se trouve dans les *Affiches de Lorraines* du jeudi 21 avril. Mais la consultation de nos registres n'a pas permis de vérifier ce fait. Nos confrères auraient entendu pendant deux heures ce long panégyrique dans lequel le jeune auteur glisse, quelques petites années après le rattachement de la Lorraine, le souvenir des « Français alors nos tyrans » : « En un mot, tout ce que vous étiez alors, tout ce que vous êtes aujourd'hui, Lorrains, vous le devez à Léopold ». Cette lecture reste à prouver. Peut-être en fouillant plus avant nos registres ?

On se souvient des moqueries sur sa manière de lire ses vers, sans doute celle de lire sa prose n'est-elle pas si différente. Quelques contemporains (dont François de Neufchâteau[11]) ont brocardé sa manie de marteler chaque syllabe en déclamant ses textes, en frappant la cadence avec le pied : Gilbert lit comme on croise le fer, avec une rage démonstrative, un peu dans l'esprit et la pratique des slameurs de notre XXIe siècle…

On assure aussi que Gilbert aurait posé sa candidature comme membre de l'Académie française. Il n'en existe aucune trace dans les archives de cette institution : nous nous en sommes assuré auprès du Service des prix littéraires de l'Académie française, en janvier 2021.

Selon le *Journal de Nancy*[12], « M. Gilbert crut avoir droit aux honneurs académiques : il brigua une place à la Société Royale de Nancy. Ses titres étaient des talents peu communs et qui présageaient l'honneur qu'il ferait un jour à sa patrie. Mais il était sans fortune, et partant, sans considération : il échoua ». Mentionnons le témoignage de l'évêque Grégoire : « Je fis la connaissance de Gilbert à Nancy. Il était alors aigri contre l'Académie de cette ville, qui avait refusé de l'admettre, il s'en vengea en poète, c'est-à-dire par des épigrammes »[13]. Grégoire aurait-il confondu candidature et concours ? Louis Lallement (avocat à Nancy, décédé en février 1890) écrit : « Je dois ajouter toutefois que M. Digot m'a assuré avoir vérifié les procès-verbaux manuscrits de l'Académie à cette époque, et n'y avoir pas trouvé trace d'une candidature de Gilbert qui aurait été repoussée. Mais il y a vu que Gilbert avait concouru pour un prix de poésie à l'Académie de Nancy, et qu'il n'a pas été couronné. Il n'est pas, à tout prendre, impossible que l'auteur de la *Notice* insérée dans le *Journal littéraire de Nancy* ait confondu, et ait pris cet insuccès dans un concours pour un refus d'admission » [14]. Nous avons effectué les mêmes recherches, en vain, dans nos registres. Et si nos rites actuels étaient déjà ceux du XVIIIe siècle, il n'a pu proposer lui-même sa candidature… Nous suggérons que cette candidature n'a pas eu lieu.

---

[11] Voir : « Á un poète qui lisait ses vers d'un ton d'énergumène » (*Almanach des muses*, 1775, p. 54) : « Quand tu peins l'habitant de la nuit éternelle, / Plus diable dans tes vers qu'il ne l'est dans Milton, / Pardonne, tu les lis d'un si terrible ton / Qu'on te croit du portrait le peintre et le modèle ».
[12] T. IV, année 1781.
[13] *Mémoires de Grégoire*, rédigés en 1808.
[14] Journal de la Société d'archéologie lorraine, août 1862.

Charles Courbe écrit que Louis Lallement possède un portrait original, représentant Gilbert avec « son éternel habit gris de fer » :

> « Oui, l'on me reconnaît : ce portrait est le mien.
> Mais je n'ai point l'esprit qui perce en ma figure ;
> Et, par une heureuse imposture,
> Senémon m'a prêté le sien ».[15]

Cette œuvre, avérée grâce à ces quelques vers publiés par le *Journal de Nancy* en janvier 1779, est malheureusement perdue depuis plus de cent-cinquante ans : « Nous ignorons ce qu'est devenue l'image du satirique vosgien », écrit Jules Renauld dès 1877, dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*[16].

Personne n'a cherché d'explication sur les circonstances qui ont fait que ce jeune homme fut portraituré par l'un des plus célèbres et talentueux peintres de Lorraine. Il se trouve que ce dernier est le père d'une fille unique, mariée à Christophe Lavaux, l'ami de Gilbert. On peut imaginer sans difficulté que, côtoyé dans le cercle familial et amical, François Senémont a peint ce portrait à la fin de l'année 1778. Cette toile a-t-elle inspiré le premier portrait posthume gravé sur acier par Pierre-Adrien Le Beau ? Ce portrait, le plus reproduit ou imité, n'est certainement pas sans vérité car l'éditeur Le Jay, qui a connu le jeune homme dès son *Début poétique* en 1771, le choisit pour le placer en frontispice de l'édition originale des *Œuvres complètes* en 1788.

Gilbert aurait tenté d'organiser un cours de belles-lettres. Il y est fait plusieurs fois mention dans les gazettes. Les *Affiches de Lorraine* en annoncent l'ouverture le jeudi 19 mai, neuf jours après le décès de Louis XV :

> « Une société d'amateurs vient d'établir à Nancy un cours de littérature ; le but de cet établissement est de profiter des lumières acquises, d'encourager les talents, et singulièrement de donner les principes du goût. Ces conférences littéraires ne seront point gratuites, ceux qui les dirigent n'ayant point encore contracté l'épidémie de l'humanité. Elles se tiendront les lundis, jeudis et samedis, à cinq heures du soir jusqu'à six heures et demie, dans la salle du Concert de l'Hôtel de Ville. La souscription qui est de six livres par mois, est ouverte chez Babin, libraire, rue de la Porte Saint-Georges, à Nancy. »

On peut déduire de cet article que Gilbert, dont le nom n'apparaît pas, n'est pas seul dans l'aventure (« une société d'amateurs », « ceux qui les dirigent »). D'autres intervenants sont ignorés des biographes.

Dès la seconde séance, le samedi 21 mai, l'affaire échoue alors qu'il officie. Il faut attendre 1778 pour avoir le nom de l'orateur[17], et 1780 pour connaître la conclusion amère de l'expérience[18], interrompue brutalement par l'irrésistible attrait qu'opéra sur le public la présence de figurines de cire dans une autre salle de l'Hôtel de Ville. Ce désagrément, joint à celui de n'avoir pu vendre à Nancy six exemplaires de son dernier ouvrage, le convainquit qu'il ne serait jamais prophète en son pays… Il retourne à Paris en juillet 1774.

« *Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques* », écrit Chénier. On ne trouve pas un tel art poétique chez Gilbert, qui n'en est pas, pas encore, à renoncer à l'imitation des Anciens, toujours en faveur : il lui aura sans aucun doute manqué un peu de temps pour embrasser un

---

[15] *Journal de Nancy*, nº 5, 1779, p. 108.
[16] Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1877, p. 387.
[17] *Journal de Nancy*, mi-mai 1778.
[18] *Affiches de Lorraine*, 24 décembre 1780.

renouveau littéraire en vogue quelques années plus tard. Plus que son style, une part de son « inspiration » (le poète misère) et sa triste fin laissent une trace indélébile dès avant le romantisme. Ses successeurs s'acharneront à faire de sa personne la victime expiatoire d'une société cruelle.

La décennie 1770 est riche en événements politiques ou sociaux. Contrairement à Chénier, Gilbert ne trouve pas un intérêt primordial aux méandres de l'Histoire, le combat d'Ouessant excepté. Il vit aux marges de la Cour, se soumet à ses codes, recherche la « protection » de « Grands » en n'hésitant pas à brosser tel ou tel dans le sens du poil (Sartine, Monteynard, Monsieur…). Les sujets principaux de ses pamphlets demeurent l'impiété, le relâchement des mœurs et la décadence de la vie littéraire. Se plaçant délibérément dans les pas de Juvénal et de Boileau, satiristes incontestés, il met à profit la devise de Jean de Santeul reprise par Molière : « corriger les mœurs par le rire ».

Signe d'un talent manifeste, il parvient à se faire un nom, dans un milieu porté vers l'éloquence, l'ironie, la verve, la violence – symbolique ou non -, où le ridicule tue encore. La presse l'accompagne tout au long de son envol : nous avons recensé 183 articles entre 1770 et 1781. L'hypersensible Gilbert ajoute à cet ensemble une propension originale à se montrer (un peu) étranger à Paris. Il ne renie pas les Vosges, chantant les « rives de la Saône[19] », bien qu'il affirme ailleurs que « ma patrie est partout où me sourit l'honneur[20] ». Il revendique sa qualité de Lorrain, le duché de Lorraine nouvellement rattaché officiellement à la couronne de France, et élève sa région d'origine en ex-État exemplaire. Si ce n'est François de Neufchâteau, d'autres seront plus discrets quant à leur naissance lorraine, Palissot et Saint-Lambert notamment.

La brièveté de son parcours fait que de nombreux textes, surtout parmi les premiers, souffrent d'inaboutissement. N'est pas Rimbaud qui veut, qui d'emblée compose des chefs-d'œuvre… Gilbert a besoin de faire ses gammes. Plusieurs pièces, et pas seulement ses satires et ses odes, portent en elles de remarquables passages qui laissent présager un avenir brillant. Stériles conjectures… Mort neuf ans avant les rêves et les horreurs de la Révolution, il est impossible de savoir comment le quadragénaire se serait comporté dans ce futur troublé. Les mentalités évoluent, l'opinion publique pèse de plus en plus lourdement, le pouvoir se montre pour le moins maladroit : ces contingences sont difficiles à appréhender dans le parcours d'une vie interrompue. Comment la personnalité forte et volontaire de Gilbert, d'abord versé dans un projet politique très conservateur, se serait-elle accommodée de ces orages ? Aurait-il fini comme André Chénier sur la guillotine ? S'en serait-il sorti avec les honneurs comme son ami Christophe Lavaux ? Cet autre débat reste vain.

Combien d'idées reçues ! Réhabilitons Gilbert. Certes, le poète émerveillé laisse de belles pages en chantant la nature, en célébrant la littérature. Ce n'est pas faire injure à sa mémoire que de le considérer d'abord et avant tout comme un indigné : contre les mœurs de son temps, culturelles et sociales, cultuelles et politiques, contre cette apparente facilité de se défaire de Dieu tout autant que des traditions. De l'envisager comme un observateur attentif de la déliquescence morale qu'il perçoit en fréquentant le monde, celui des Lettres, et l'autre plus considérable qui coexiste à l'extérieur de cette bulle quelques années avant la Révolution…

La personnalité de Gilbert est plus complexe qu'il n'y paraît et défie l'image qu'on en garde. Relisons ses œuvres.

---

[19] *Le Génie aux prises avec la fortune ou le Poète malheureux*. Notons que la Saône court de Vioménil (Vosges) à Lyon.
[20] L'Orphelin.

## ANNEXE 1. La désinvolture des biographes

Dès le XVIIIe siècle, on s'acharne sur le sort du « pauvre Gilbert ». Ses biographes recueillent avec désinvolture toutes les légendes, les forgeant au besoin. Si bien que la représentation qu'on peut se faire de lui aujourd'hui est devenue floue, voire erronée. Chacun n'a de cesse de peaufiner cette fiction. Il s'agit de montrer son visage éclairé par la foi, avec suffisamment de conviction ou d'indécence selon qu'on se range du côté philosophe (on le dit mort fou) ou du côté catholique (on en fait un parangon de vertu). Divers abbés se sont épris sans nuance de notre « enfant de cœur »…

Un premier exemple ? L'abbé Pierre Huot, « Pierre d'Arc de la Société des Gens de lettres, du clergé de Paris », élucubre en 1893 sur le soldat Bernadotte… Le livre de cet abbé étant benoîtement dédié à Oscar II, roi de Suède, il fallait assurer.

> « Le seul ami de cœur qui le pleura, et déposa sur la fosse recouverte une petite croix noire, fut le soldat Bernadotte, futur roi de Suède. Gilbert l'avait désigné comme son unique héritier. Par testament olographe, il lui donnait sa cassette et quelques écus d'or qui s'y trouvaient renfermés, les livres de sa petite bibliothèque, ses manuscrits, ses meubles et les petits riens artistiques qui peuplaient les tiroirs et les rayons de sa table de travail. Bernadotte entra en possession de cet héritage avec la gratitude et les délicatesses d'un ami pour son ami ; il prit un soin jaloux à pourvoir à la bonne renommée et à la gloire littéraire de son poète, en travaillant à la publication de ses œuvres. Grâce à Bernadotte, rien de ce qui a été écrit par lui, en vers ou en prose, n'a été perdu […]. Bernadotte a été l'ami de Gilbert, le serviteur de sa gloire et de son apothéose dans l'histoire des lettres et de la poésie. Parmi les reliques de famille laissées par Gilbert à Bernadotte, se trouvait un vieux livre basané, à tranche rouge brique. C'était le livre de son aïeul maternel, un recueil de prières, qui avait laissé passer les hommes et les choses, répétant, sans changer un mot, la vie, le grand œuvre, le sacrifice d'un Dieu mort pour nous. Dans les difficultés de sa vie intime, dans les orages de sa vie publique, dans ses joies, dans ses douleurs, Gilbert l'avait souvent ouvert et médité, y trouvant, fidèlement immobiles, le conseil, le sourire, la parole amie et les consolations dont il avait besoin. Aux marges de ce livre, des notes écrites à l'encre vermillon rappelaient les noms des ascendants, les dates et les anniversaires de naissance et de mort. Ce livre avait été illustré d'une note marginale, en 1751, au jour du baptême de Gilbert.
>
> Sur le feuillet qui disait au lecteur les bénédictions du ciel sur les berceaux, le poète avait découvert comme une auréole faite d'une larme séchée[21]. »

Il n'y a pas un seul mot juste dans ce qui est avancé ici : Bernadotte était trop jeune (né en 1763, engagé en 1780) pour avoir rencontré Gilbert, l'un se trouvait entre Pau et la Corse, l'autre entre la Lorraine et Paris…

Un second exemple ? Voici ce qu'écrit un autre religieux, l'abbé Constant Olivier, dans sa monographie de Fontenoy-le-Château[22], solidement documentée par ailleurs, parue un an plus tard, en 1894 :

> « C'est que Gilbert fut un de ceux qui porta sa croix, à la suite du Christ, et préféra à toutes les apostasies de son temps l'honneur sans tache de vivre dans la pauvreté et de mourir pour la vertu. Il tomba dans la vie comme au milieu d'une tempête. Après une apparition rapide, il fut englouti ; mais un cri sublime est resté de lui : celui du naufragé

[21] Florent Gilbert, 1751-1780, Œuvres choisies publiées avec les corrections de l'auteur et les variantes littéraires, précédées de pages liminaires inédites sur la vie, la mort, le testament et les écrits du poète. Édition « ne varietur » dédiée à sa majesté Oscar II, roi de Suède et de Norvège. Paris, Paul Sevin, Nilsson, 1893.

[22] *Annales de la Société d'émulation du département des Vosges*, 1894, p. 383-385, d'après Louis Colin.

> qui murmure une dernière prière avant de disparaître dans les profondeurs de l'océan. […] Une immense commisération est remontée d'en bas vers son grabat désolé ; les Adieux de Gilbert ont dépassé le Requiem de Mozart. »

Un troisième exemple enfin. Dans la longue cohorte des fictions qui ont construit le mythe de Gilbert, il faut ménager une place de choix à un ouvrage réédité vingt fois entre 1840 et 1900 et qui a distillé dans les esprits le mythe d'une sœur religieuse. Sous le titre évocateur : *Gilbert ou le Poète malheureux*, l'abbé Clovis Pinard, curé du diocèse de Tours, publie la correspondance de Gilbert avec l'une de ses sœurs (dont il ne donne pas le prénom) entrée en religion. Sans doute inspiré par le peintre Monvoisin qui avait produit deux ans plus tôt une toile figurant Gilbert sur son lit d'hôpital accompagné d'une bonne sœur… Destiné à faire pleurer dans les chaumières tout en fixant le portrait sans nuance d'un poète catholique victime des philosophes, ce roman de deux cent-dix pages n'épargne aucun des clichés les plus éculés conçus depuis longtemps par le clan catholique.

Gilbert a deux sœurs aînées. Marie-Rose, qu'il n'a pas connue, est décédée en mars 1746 à l'âge d'un an et sept mois… Anne-Françoise, décédée en 1816, à soixante-neuf ans, s'est mariée en 1773 avec Léopold Raguel, lui donnant plusieurs enfants. On cherchera vainement une sœur religieuse…

La fiction de l'abbé Pinard a parcouru le temps et l'espace (on la retrouve dans les bibliothèques françaises, africaines, québécoises et ailleurs). Elle a diffusé la légende de Gilbert dans les pays catholiques de langue française. L'abbé Pinard est parvenu à contaminer l'université : en 1984, une thèse publiée en Italie par l'Université de Lecce, consacre 70 de ses 398 pages aux… lettres fictives adressées à sa sœur[23], comme si elles étaient de la plume de Gilbert.

## ANNEXE 2

La liste des errances biographiques ne peut prétendre à l'exhaustivité… Rapidement, quelques erreurs et légendes…

1. Gilbert n'est pas né en 1751, mais en 1750. Il faudrait, dans les dictionnaires et sur la façade de la Faculté de droit de Nancy, effacer cette date erronée[24].

2. Ses prénoms sont Nicolas Joseph Florent, comme il est stipulé sur les registres paroissiaux, et non Laurent. Son prénom usuel est Nicolas, comme on le constate dans plusieurs documents contemporains : l'ordonnance du 29 juillet 1773, la lettre de son frère aîné Jean-Louis datée d'Autun le 5 mai 1774 et le récépissé pour les frais d'obsèques du 17 novembre 1780.

3. Il n'est pas, suivant l'expression consacrée, né de parents pauvres et sans fortune.

4. Il n'a pas eu de sœur religieuse : c'est une invention romanesque de l'abbé Pinard.

5. La première nuit à Paris à la belle-étoile sur le Pont-Neuf n'est qu'un détail imaginaire destiné à crédibiliser la légende du poète malheureux. Certains font état de trois nuits[25].

---

[23] Nicolas Gilbert, *Oeuvres*, texte établi par Barbara Wojciechowska-Bianco, Lecce, Adriatica Editrice Salentina, 1984, 398 p., p. 245-316.

[24] L'instituteur Auguste Antoine constate en 1889 : « On voit aisément que les registres étaient tenus d'une manière très irrégulière ; ils ont d'ailleurs été formés par des mains inintelligentes, car il arrive de trouver une feuille de registre d'une année quelconque insérée dans un autre registre. C'est ce qui s'est produit en particulier pour l'acte de naissance du poète Gilbert qu'on trouve au milieu des actes de 1751, tandis que la feuille où il est inscrit appartient en réalité à celui de 1750, et c'est probablement ce qui a dû tromper les biographes ». (*Commune de Fontenoy-le-Château, Vosges. État d'une communauté rurale à la veille de la Révolution de 1789,* ms, janvier 1889, p. 22, AD88).

[25] Œuvres complètes, an X, p. 6.

6. Il n'a pu avoir de liens avec Bernadotte. Ce sont les *Souvenirs de la marquise de Créquy* qui créent cette anecdote[26] de toute pièce.

7. Il n'a pas écrit sa plus célèbre strophe huit jours avant sa mort : elle est publiée un mois plus tôt dans le *Journal de Paris* (le mardi 17 octobre 1780) et assurément composée bien avant.

8. Il est décédé à l'Hôtel-Dieu, et non chez lui, rue de la Jussienne : dans les derniers mois de sa vie, il loge à Charenton, dans une propriété de l'archevêque de Paris qui le fait transporter à l'hôpital à la suite d'une crise de « démence »…

9. Il n'est pas mort pauvre, même s'il a pu vivre un moment dans une gêne effective. En 1780, il bénéficie de pensions qui lui permettent de voir l'avenir mieux que décemment.

10. Louis-Sébastien Mercier prétend que l'expression « sans-culotte » viendrait d'une satire adressée à Gilbert. Sans la moindre source[27]. Nous n'avons trouvé ni le nom de l'auteur, ni le texte incriminé. Il n'empêche que tous les dictionnaires étymologiques reprennent en chœur cette version qui paraît fantaisiste…

11. Le colonel Oscar Gilbert, mécène canadien de la statue de Fontenoy érigée en 1953, n'a strictement aucune parenté avec le poète, bien qu'il ait laissé entendre le contraire.

12. Le fameux monument des Catacombes à Paris est vide et n'a jamais constitué son tombeau. Si Gilbert n'a pas vécu une vie banale, sa dépouille a également été bousculée : inhumés dans le cimetière de l'église Saint-Pierre-aux-Bœufs de Paris aujourd'hui détruite, ses restes ont été transportés dans cette gigantesque fosse commune que sont les Catacombes et se mêlent à des millions d'ossements anonymes…

En revanche, si Gilbert est mort jeune, sans atteindre ses trente ans, ce qui semble le plus légendaire de sa courte existence, ce qui frappe le plus les esprits, est exact : l'absorption d'une clef, restée accrochée dans son œsophage, conduit à son étouffement dans des souffrances atroces. Une autopsie l'a prouvé.

---

[26] *Souvenirs de la marquise de Créquy 1710 à 1802*, t. IV, 2e éd., Paris, Fournier jeune, 1834, p. 265-268.

[27] « Sans-culottes ». On ignore communément l'origine de ce mot : la voici. Le poète Gilbert, peut-être le plus excellent versificateur depuis Boileau, était très pauvre ; il avait tancé quelques philosophes dans une de ses satires : un auteur qui voulait leur faire sa cour pour être de l'Académie, imagina une petite pièce satirique, intitulée : *Le Sans-culotte* ; on y raillait Gilbert ; et les riches adoptèrent volontiers cette dénomination contre tous les auteurs qui n'étaient pas élégamment vêtus ! » (Louis-Sébastien Mercier, *Le Nouveau Paris*, t. III, Paris, Fuchs, Pougens et Cramer, 1798, chapitre XCIX, p. 204). L'expression désigne les partisans de la Révolution qui portaient des pantalons plutôt que des culottes (sorte de « short » bouffant), considérées comme un symbole du monde aristocratique. Souvent des citoyens ordinaires, ouvriers, commerçants, les « sans-culottes », qui soutenaient les idéaux révolutionnaires, étaient associés aux journées de violence populaires de cette époque.